

Bulletin d'histoire politique

Feu sur l'Amérique. Proposition pour la révolution nord-américaine, de Charles Gagnon : analyse et mise en perspective

Ivan Carel



Volume 15, numéro 1, automne 2006

Le Québec des années 1960 : influences extérieures et héritage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1056092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1056092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique

Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carel, I. (2006). Feu sur l'Amérique. Proposition pour la révolution nord-américaine, de Charles Gagnon : analyse et mise en perspective. *Bulletin d'histoire politique*, 15(1), 149–161. <https://doi.org/10.7202/1056092ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Feu sur l'Amérique. Proposition pour la révolution nord-américaine, de Charles Gagnon : analyse et mise en perspective.

IVAN CAREL¹

*Candidat au doctorat en histoire
Université du Québec à Montréal*

INTRODUCTION

Alors que plusieurs chercheurs dans le cadre d'un colloque organisé en collaboration avec le Groupement interuniversitaire pour l'histoire des relations internationales contemporaines (GIHRIC) initiaient au printemps 2005 une réflexion sur l'influence étrangère qui s'est exercée au Québec au cours des années 1960, tant au niveau des discours que de la pratique, il nous apparaissait intéressant d'interroger un représentant engagé, témoin et acteur de ces interactions idéologiques propres à la décennie tumultueuse qui nous intéresse ici². Après avoir présenté Charles Gagnon ainsi que *Feu sur l'Amérique*, nous présenterons une réflexion sur les arguments internationalistes révolutionnaires présents dans ce texte.

LE GROUPE VALLIÈRES-GAGNON

La voie de la révolution en Amérique du Nord est aussi clairement tracée dans ses grandes lignes générales, qu'elle l'est en Amérique latine, en Asie ou en Afrique. C'est celle de la lutte armée, de la guerre du peuple, organisée et dirigée contre « l'establishment », contre l'impérialisme, ses valets, sa civilisation³.

C'est par ces mots que commence le texte *Feu sur l'Amérique*, rédigé par Charles Gagnon à l'été 1968 à la prison de Bordeaux alors qu'il était en attente de son procès depuis un an et demi. Né en 1939 au Bic, dernier d'une famille de 14 enfants, Gagnon suit son cours classique tout en s'abreuvant des textes humanistes et existentialistes français. Son inscription à la faculté de lettres de l'Université de Montréal s'accompagne d'un engagement au sein des associations étudiantes ainsi que dans de nombreux mouvements sociaux. C'est cependant au cœur de la Révolution tranquille que Charles Gagnon se fait connaître, d'abord en compagnie de son camarade Pierre Vallières. Après une courte collaboration à la revue *Cité libre*, ils fondent ensemble en 1964 la revue *Révolution québécoise*, qui se différencie de *Parti pris* par son refus de tout nationalisme qui ne serait pas intrinsèquement lié à un projet socialiste. Un peu plus tard, ils adhèrent au Front de libération du Québec (FLQ) et y fondent le groupe « Vallières-Gagnon ». Là encore, ils se différencient de leurs prédécesseurs en affirmant d'emblée la préséance des questions sociales et des questions d'organisation, face à un FLQ d'abord nationaliste et quelque peu désorganisé. En effet, jusque-là l'idée qui animait le FLQ était qu'un petit groupe, par une violence cathartique, pourrait susciter une révolte nationale. Le groupe Vallières-Gagnon estime quant à lui que c'est en soutenant et en organisant les groupes de travailleurs qu'un plus vaste mouvement révolutionnaire pourra voir le jour. C'est ainsi que son bras armé s'attaque davantage aux symboles de l'exploitation du capitalisme, en soutenant les grèves par des explosions « exemplaires » et des communiqués⁴, qu'aux symboles du colonialisme britannique ou fédéral comme c'était jusqu'alors le cas au sein du Front.

En 1966, la contestation gronde un peu partout en Amérique du Nord. Che Guevara part lutter en Colombie en lançant le mot d'ordre de créer, « deux, trois, de nombreux Viêt-Nam », la lutte des Noirs américains, des Amérindiens et des étudiants s'intensifie⁵. Dans ce contexte, Pierre Vallières et Charles Gagnon décident de porter la situation québécoise sur la scène internationale. À l'été 1966, lorsqu'ils apprennent le démantèlement du néo-FLQ à Montréal, ils jettent aux États-Unis les bases d'un éventuel Front multinational de libération avec les principales organisations révolutionnaires américaines⁶. Ils manifestent, le 25 septembre, devant l'édifice de l'ONU à New York et entament une grève de la faim qui durera un mois afin de faire reconnaître le statut de prisonniers politiques à leurs camarades incarcérés. Ils sont alors arrêtés par le service de l'Immigration américain et Vallières écrit *Nègres blancs d'Amérique*⁷ à la prison de Manhattan. En janvier 1967, Gagnon et Vallières sont déportés au Canada, où ils se retrouvent détenus à la prison de Bordeaux sous l'accusation d'avoir incité, par leurs écrits, à l'explosion de bombes⁸. Ils sont également accusés de meurtre (affaire Lagrenade) et

de vols à main armée. Les procès des deux hommes vont traîner en longueur, entre accusations, ajournements, condamnations, cassements de jugements, jusqu'au printemps 1970, où ils seront libérés sous caution (versée en grande partie par Michel Chartrand au nom de la CSN). La Loi des mesures de guerre entraînera de nouveau leur arrestation, puis leur libération définitive viendra en juin 1971⁹. Pendant leur incarcération est fondé le Comité d'aide au groupe Vallières-Gagnon qui leur fournira notamment un soutien juridique, en plus d'organiser de nombreuses manifestations.

Voilà donc dressé le portrait des deux hommes jusqu'en 1968, au moment où Gagnon écrit ce texte de 65 pages, divisé en 12 chapitres¹⁰. Nourri des intellectuels européens, des textes révolutionnaires de par le monde ainsi que du combat des Noirs américains, le texte de Charles Gagnon est en quelque sorte une synthèse de ces différentes perspectives dans une vision singulière du monde et du Québec. Nous proposons ici une analyse qui souligne le contexte international omniprésent, et ce à travers deux axes. Tout d'abord, nous brosserons le portrait que l'auteur fait de la situation de l'Amérique du Nord. Gagnon y voit non seulement un monstre économique, mais y décèle également une crise civilisationnelle. Deuxièmement, nous analyserons les propositions de solutions pour sortir de cette situation. À ce titre, nous insisterons notamment sur l'articulation entre la question nationale et l'internationalisme révolutionnaire

UNE CRISE DE CIVILISATION

Alors que Charles Gagnon écrit ces lignes de sa cellule de Bordeaux, divers événements de par le monde tendent à accentuer chez lui le sentiment de vivre une époque de transition, le passage d'un ancien monde à un autre. Comment se manifeste cette transition ? Par le fait que l'impérialisme, que l'on voit à l'œuvre par les guerres qui secouent le Tiers-monde depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, serait le dernier avatar d'une inéluctable progression de l'économisme érigé en système, quasiment en religion, et que les contradictions qui l'animent seraient de plus en plus évidentes.

GUERRE ET IMPÉRIALISME

Selon Gagnon, cet impérialisme, on le subit d'abord ici, en Amérique du Nord. Il est le fruit des impérialismes français, espagnol, britannique des débuts de la colonisation, impérialismes qui se sont affrontés en territoire

américain pour des raisons d'abord économiques, au mépris des peuples autochtones ainsi que des minorités qui ont pris part plus ou moins volontairement à ces guerres d'influence. Il ressort de cette vision de l'histoire une Amérique du Nord d'abord colonie, puis colonisatrice sur son propre territoire. L'économie, qui a toujours été la valeur suprême dirigeant chaque décision politique, a ainsi favorisé la bourgeoisie anglo-saxonne, qui vise à présent une conquête dépassant les strictes frontières des États-Unis¹¹.

L'auteur explique également les événements internationaux des années 1960, dont la guerre du Vietnam ou le printemps de Prague, comme étant des conséquences directes de l'impérialisme. Mais on devrait plutôt dire *des* impérialismes. Car selon lui, et contrairement à ce qu'affirment les milieux communistes « traditionnels », la guerre froide est la manifestation d'une lutte d'influence des deux superpuissances, les USA et l'URSS, visant à se partager le monde. Par ailleurs, selon Gagnon, le règne de l'économisme qui prévaut dans les deux empires a également pour conséquence directe l'affaiblissement et l'inégalité au sein des peuples qui en subissent le joug. Ainsi, les guerres sont décrites comme étant les conséquences directes du capitalisme : elles sont la soupape de sûreté nécessaire à toute société industrialisée, qui voit par ce moyen son économie stabilisée et sécurisée.

Les lois de l'économie imposent donc inexorablement exploitation et inégalité, de sorte que les États-Unis se sont développés sur la pauvreté relative du reste du monde, comme l'ont fait les autres empires avant lui. Mais cette inégalité est également omniprésente au cœur même de l'empire nord-américain : au faite de sa puissance, de ses capacités scientifiques, de la richesse de ses universités, l'Amérique du Nord est cependant le lieu de toutes les discriminations, du chômage et de l'exploitation.

DÉPOSSESSION ET DÉSHUMANISATION

Ces inégalités économiques entraînent de graves conséquences humaines. Dans les pays du Tiers-monde, le colonialisme a été analysé par Memmi¹², Berque¹³ ou Fanon¹⁴, tandis que des intellectuels comme Althusser, Sartre, Marcuse ou Touraine ont étudié au même moment la crise des sociétés industrialisées. Là où l'analyse que fait Charles Gagnon du contexte nord-américain est originale, c'est dans la synthèse qu'il propose implicitement entre ces différentes pensées. De sorte que le tableau qu'il dresse de la situation nord-américaine ne se limite pas à une analyse des conséquences économiques de l'impérialisme. Il constate plutôt une crise de civilisation, car tous les secteurs de la vie humaine et sociale sont touchés par cet état de fait.

Tout d'abord, les structures sociales et culturelles d'encadrement reflètent constamment l'économisme et la quête de productivité qui sont le fondement de la vie nord-américaine. L'aliénation par le travail, déjà décrite par les auteurs marxistes, concerne également, dans le texte de Gagnon, l'ensemble de la vie sociale, notamment urbaine. Il lie la bureaucratie dépersonnalisée à un appareil de répression proche du fascisme, afin de contenir les contradictions du système¹⁵. Fascisme doublé de toutes sortes de propagandes destinées à faire accepter à l'homme nord-américain sa condition d'esclave moderne : les hommes de l'Amérique du Nord ne dirigent plus l'économie, ils n'organisent plus leur vie personnelle ou collective, leur vie sociale ou politique. Ils sont soumis aux impératifs de l'économie. Voilà la suprême aliénation moderne, l'esclavage généralisé du xx^e siècle¹⁶.

Car la conséquence de ces structures de contrôle social misant tout sur la productivité, c'est que l'on aboutit finalement à une vie quotidienne standardisée. La culture de masse, la commercialisation des loisirs, l'utilitarisme omniprésent, créent un homme complètement déshumanisé, replié sur la quête individualiste d'un bonheur monnayable au sein d'une société splendidement homogène. L'« American way of life » est conséquemment décrite comme étant le versant officiel et économiquement rentable du racisme omniprésent en Amérique. En décrivant l'homme américain comme étant « le plus dépossédé des hommes de la terre [...] » pour qui « le travail n'a de sens que par le salaire qu'il en retire »¹⁷, Charles Gagnon est très proche de l'analyse que fait l'École de Francfort, et particulièrement Marcuse de cet « Homme unidimensionnel »¹⁸, robot sans âme et sans jugement, prisonnier d'une spirale infernale qu'il ne parvient même pas à percevoir. L'homme moderne occulte ainsi le fait que ses problèmes individuels puissent avoir une raison et une solution collectives, conformément à ce qu'affirme Mills dans son étude sur la classe moyenne aux États-Unis¹⁹.

De ce premier axe de réflexion, on peut affirmer que Charles Gagnon s'inscrit implicitement dans le cadre de l'analyse alors menée par les intellectuels de la New Left²⁰. La description de l'homme nord-américain comme étant le plus aliéné des hommes de la terre est le point de départ qui va le mener à proposer une stratégie révolutionnaire misant sur un être humain non pas désincarné, mais ancré dans sa communauté.

DE LA QUESTION NATIONALE À L'INTERNATIONALISME RÉVOLUTIONNAIRE

Les années 1960 au Québec, comme dans le reste du monde, sont le théâtre d'une frénésie revendicatrice, parfois révolutionnaire. Sur fond de

guerre froide, la décolonisation suscite de grands espoirs dans les pays du Tiers-monde et en vient à inspirer les contestataires des pays occidentaux. Ces derniers cherchent alors à s'approprier ce message pour faire vaciller l'ordre établi, et ce au cœur même de l'antre du « monstre ». Afin de mener la nécessaire révolution, Gagnon montre des exemples de révolutions qu'il juge réussies ; mais il propose également une analyse originale des classes sociales, qui s'articule avec les minorités nationales en Amérique du Nord dans l'optique d'une révolution qui se veut foncièrement humaniste.

LES CLASSES SOCIALES RÉVOLUTIONNAIRES

Selon Charles Gagnon, on ne peut plus se permettre en 1968 de répéter les mêmes erreurs qu'en 1963 avec un FLQ désorganisé et irréfléchi. Il faut d'abord connaître le potentiel révolutionnaire des classes sociales. Or, si on persiste à penser que la révolution est impossible en Amérique du Nord, c'est que l'on est prisonnier, à gauche de l'échiquier politique, d'une analyse obsolète des conditions de production. Étant donné que l'impérialisme est universel, c'est dans ce contexte précis qu'il faut étudier les classes sociales. Ainsi, contrairement à la perspective marxiste du XIX^e siècle d'une unique classe prolétaire révolutionnaire, Gagnon distingue trois classes parmi les travailleurs²¹. La première est composée d'ouvriers privilégiés, travaillant pour des grosses compagnies, défendus par des syndicats internationaux, et qui ne désirent nullement perdre ces conditions avantageuses : ils sont plus proches de la petite bourgeoisie que du prolétariat en tant que tel. La deuxième classe est employée par des petites entreprises, ou encore par l'État. Elle est défendue par des syndicats locaux, et révèle déjà un plus fort potentiel révolutionnaire car animée d'une certaine conscience de classe, mais aussi, dans certains cas, d'une conscience nationale. La dernière classe enfin est composée de tous ceux qui se font exploiter. Cette classe n'est représentée par aucun syndicat, elle n'a d'ailleurs pas forcément de conscience de classe, mais elle est potentiellement la plus révolutionnaire. Cette « classe des pauvres », on la retrouve partout au Tiers-monde, mais aussi dans les pays industrialisés. En l'occurrence en Amérique du Nord, elle est essentiellement présente dans les « collectivités nationales opprimées, victimes du racisme blanc anglo-saxon, tels les Québécois, tels les Noirs et d'autres encore »²². Ainsi, on en arrive à l'articulation entre la révolution par les classes sociales opprimées et la question spécifiquement nationale.

Arrêtons-nous un instant sur l'application de cette pensée au cas du Québec des années 1960. À la faveur de la Révolution tranquille, les mots d'ordre qui priment au Québec sont le rattrapage, la modernisation, mais aussi la redéfinition d'une identité qui, puisqu'elle ne correspond plus à la traditionnelle vision du Canada français, se doit d'être repensée. Charles Gagnon n'échappe pas à ce débat, puisqu'il estime que la nécessaire redéfinition du Nous collectif doit tenir compte du contexte impérialiste qu'il décrit, et que ce contexte conditionne non seulement ce que nous sommes, mais aussi ce que nous choisissons de faire. Il opte ainsi pour une identité située, une identité de combat qui se définit moins par ce que l'on est intrinsèquement que par les gestes que nous posons dans un contexte donné. Ainsi, il oppose au nationalisme, qui n'aurait toujours fait qu'avantager au Québec la petite bourgeoisie, l'idée d'un patriotisme « authentique, [...] axé sur le développement des collectivités et l'épanouissement des individus, sur l'autodétermination des groupes nationaux »²³. Se limiter à l'objectif de l'indépendance, c'est faire le jeu de l'Ordre établi²⁴. On ne peut donc pas dire que Charles Gagnon soit nationaliste, dans la mesure où le patriotisme qu'il promeut doit être un point d'engrègement du mouvement révolutionnaire et n'est absolument pas une fin en soi²⁵. On a donc ici une pensée qui préfère assumer l'identité d'un homme situé avant que d'accéder à l'universel, ce qui s'oppose à la position d'un Trudeau qui cherche à occulter les particularismes afin d'accéder directement à cet être universel²⁶.

Son rapport aux groupes nationaux découle donc de cette perspective : il faudra agir en s'appuyant sur la situation particulière des Québécois, dans la mesure où ces derniers forment un peuple « doublement opprimé », politiquement et économiquement, par le Canada et par les États-Unis. Le Québec est « deux fois colonie : d'abord par sa dépendance à l'égard de l'État canadien d'Ottawa et ensuite par sa dépendance économique des USA et du Canada »²⁷. De sorte que le portrait que dresse Gagnon de l'Amérique n'est pas celui d'une idyllique terre de liberté : « Pour nous, l'Amérique est aussi la terre de notre exploitation, de notre aliénation.²⁸ » Les Noirs américains, les Portoricains, les Mexicains, les Acadiens, les Métis, les Autochtones, sont également des peuples doublement opprimés, qui doivent unir leur voix en s'appuyant sur les exemples révolutionnaires des pays du Tiers-monde. Charles Gagnon fait ici référence aux initiatives lancées de Cuba afin de soutenir les mouvements révolutionnaires de par le monde. À l'été 1967 à La Havane, la conférence de l'Organisation latino-américaine de solidarité

(OLAS) jette les bases d'une « stratégie continentale de guerre contre l'impérialisme »²⁹, tandis que la Tricontinentale tient un discours similaire, encourageant à une union de tous les mouvements épars contre l'ennemi impérialiste. Le texte de Charles Gagnon appelle par conséquent à la création d'un front multinational de libération, tout en insistant sur l'importance pour chaque groupe national de conserver son autonomie. De sorte que l'auteur lie dans un même processus révolutionnaire les luttes de libération nationale, les luttes de classes et les luttes anti-impérialistes : « Les Québécois n'ont pas à renoncer à l'un ou l'autre de leurs objectifs particuliers pour faire de leur lutte de libération nationale une lutte anti-impérialiste solidaire de toutes les autres.³⁰ »

POUR UN NOUVEL HUMANISME

Fort de ce constat d'une Amérique du Nord en proie à une crise civilisationnelle, constatant également que l'impérialisme opprime particulièrement des peuples minoritaires déjà politiquement soumis, Charles Gagnon en arrive donc à la conclusion d'une nécessaire révolution populaire³¹. Il faut que se crée à présent, au cœur même de l'Empire, une révolution qui balaiera les structures oppressantes en place. Le titre même du texte, volontairement provocateur, fait référence au slogan des Black Panthers et aux émeutes de Watts en 1965 : « Burn baby burn ! ». Il s'agit de détruire ce monde pour s'en construire un nouveau selon les valeurs de liberté, d'égalité et de justice, en bannissant le racisme ainsi que toute idée de pouvoir quel qu'il soit. Le concept même de pouvoir (y compris de pouvoir populaire) est en effet rejeté, symbole de hiérarchie et d'institutions régentant la vie sociale, au profit d'un communautarisme où chaque décision locale serait prise collégialement.

Ces valeurs, défendues par Gagnon, et qu'il souhaite incarner dans un projet révolutionnaire, lui ont été suggérées par la lecture de :

[...] ceux qu'on rangeait parmi les existentialistes, [...]. Les romans de Sartre, les récits et pièces de théâtre de Camus et ce qui tournait autour des *Temps modernes*, et un peu aussi *Esprit*. Tous les intellectuels cherchaient un nouvel humanisme à l'époque ; les communistes, les socialistes, les chrétiens, les existentialistes, sans compter *Socialisme et barbarie*, et d'autres tendances moins clairement définies³².

Par ailleurs, nous avons vu également qu'il s'inspirait de la vision développée par les contestataires états-uniens³³ ainsi que par les textes révolutionnaires issus du Tiers-monde, notamment dans ses stratégies : l'attrait de l'action et le sentiment d'urgence y sont omniprésents. En effet, que ce soit dans les textes de Régis Debray³⁴, dans l'action des Tupamaros d'Uruguay³⁵,

dans le Mouvement étudiant aux États-Unis, l'action seule est génératrice de changements. L'auteur fustige ainsi les intellectuels qui se perdent en conjectures et passent des nuits à tenter de décoder Lénine, et il propose par contre que l'action se fasse au jour le jour, et que chaque pas en soit un en faveur de la révolution. Il ne propose cependant pas un mouvement anarchique, mais affirme que l'organisation viendra en temps et lieu, et ne doit pas être imposée par une structure abstraite au-dessus du peuple.

CONCLUSION

On peut dire du projet de Charles Gagnon qu'il reflète, en 1968, des aspirations de changement qui transcendent le nationalisme radical que l'on a coutume d'associer aux premières cellules du FLQ, de même qu'il refuse (à cette époque précise) les théories marxistes. Il vise à renouer avec un nouvel humanisme qui serait épuré de ses attachements contemporains avec le capitalisme bourgeois. Sur ce point, l'influence du débat intellectuel français, qui connaîtra son apogée en Mai 1968, est manifeste, et semble le marquer autant que les débats spécifiquement québécois.

Par ailleurs, désirant rompre avec une Amérique impérialiste qui, selon lui, s'étend au mépris des peuples, il propose l'union de ces peuples afin de construire une nouvelle Amérique. À ce titre, peut-on le qualifier non pas d'antiaméricain, mais plutôt alter américain³⁶, en ce sens que tout en refusant catégoriquement le capitalisme et sa dérive impérialiste, qu'il estime être pourtant à la base même des États-Unis, il prêche pour des valeurs qui sont profondément ancrées dans les mentalités américaines : le communautarisme, la méfiance à l'endroit des pouvoirs centraux, la liberté, la justice, l'ouverture à l'autre, etc., et cela, en ce qui concerne le Québec, hors des cadres culturels étroits associés au nationalisme classique. Et là encore, comment ne pas inscrire ce texte dans la critique que l'on voit s'affirmer au même moment aux États-Unis, critique formulée par Martin Luther King et le mouvement noir en général, mais aussi par les jeunes contestataires des campus et de la contre-culture, avides de renouer avec l'utopie du Nouveau monde pour les temps nouveaux qui se construisent.

À la suite à sa libération, Charles Gagnon va continuer son action militante, entre autres, au sein de la CSN, en mettant en place des Comités d'action politique dans différents quartiers ouvriers de Montréal, et ce en accord avec la stratégie exposée dans ces écrits. Mais on le verra également en tant que fondateur et dirigeant du mouvement marxiste-léniniste En Lutte!³⁷ au cours des années 1970. Bien que reconnaissant volontiers les influences qui ont motivé son action, Charles Gagnon refuse cependant d'admettre que les

idéologies auxquelles il a souscrit ont été de simples importations, ce qu'il précise dans un texte de 1990 :

[...] le FLQ, d'une part, et le mouvement marxiste-léniniste, d'autre part, étaient des produits authentiquement québécois et qui, loin d'avoir été de simples importateurs d'idéologies étrangères mal digérées, ont parfois contribué au développement des dites idéologies³⁸.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. L'auteur a rédigé en 1997 à l'Université de Paris 1 un mémoire de DEA intitulé *L'affirmation identitaire et ses arguments internationalistes : portrait de colonies. Une étude comparative du discours identitaire breton et québécois dans les années 1960-1970*. Il prépare actuellement un doctorat en histoire à l'UQAM portant sur les revues intellectuelles québécoises entre 1950 et 1968.
2. Je tiens à remercier chaleureusement Robert Comeau, qui m'a proposé de travailler sur ce texte en grande partie inédit – phénomène plutôt rare en histoire contemporaine – ainsi que Charles Gagnon, que j'ai malheureusement rencontré trop peu souvent avant son décès, et dont l'humour, la lucidité et la constante faculté de douter m'ont permis de mieux comprendre le texte et son auteur en 1968. Un grand merci également à Jean Lamarre et Magali Deleuze du Collège militaire royal du Canada à Kingston et aux membres du GIHRIC pour l'organisation du colloque du 20 mai 2005.
3. GAGNON, Charles, *Feu sur l'Amérique. Proposition pour la révolution nord-américaine. Une Amérique à détruire, une Amérique à bâtir*, Prison de Bordeaux, Montréal, août-septembre 1968, p. 2.
4. Le groupe Vallières-Gagnon publie des éditions spécialisées du journal *La Cognée* : édition syndicale et étudiante, en opposition à l'édition « nationale » en perte de vitesse. Son objectif est d'organiser la violence en vue de l'établissement d'un socialisme québécois. Le groupe se démarque donc par une analyse marxiste doublée du recours à la violence. Recours qui se traduira par plusieurs explosions occasionnant notamment le décès, le 5 mai 1966, de la secrétaire Thérèse Morin, de l'usine de chaussures Lagrenade, dont les employés étaient en grève depuis plus d'un an.
5. Concernant le mouvement contestataire aux États-Unis dans les années 1960, on consultera notamment la somme de GRANJON, Marie-Christine, *L'Amérique de la contestation. Les années 1960 aux États-Unis*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985, ainsi que KASPI, André, *États-Unis 68 : l'année des contestations*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988.
6. Ils nouent des contacts avec Stokely Carmichael, leader du « Black Power » en juin 1966. Carmichael les soutiendra par un message lors de leur incarcération à New York. Par ailleurs, des liens avaient déjà été noués entre le FLQ et le Black

Liberation Front depuis 1964-1965. Voir à ce propos FOURNIER, Louis, *FLQ, histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Lanctôt, p. 94.

7. VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique, autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, Montréal, Parti pris, 1968.

8. Dans la chronologie qu'il écrira en annexe à la dernière édition de *Nègres blancs d'Amérique*, Pierre Vallières fait cette mise au point concernant les motifs de leur incarcération à Montréal : « Bref, on les accuse expressément de sédition, mais on n'ose employer le terme pour que les procès à venir ne soient pas officiellement politiques. Surtout qu'en mai prochain s'ouvrira l'Exposition universelle de Montréal. En conséquence, les procès seront remis à l'année suivante », Montréal, Typo, 1994, p. 456.

9. Le récit de ces événements est tiré de diverses chronologies : tout d'abord, celle écrite par Pierre Vallières en annexe à la dernière édition de *Nègres Blancs d'Amérique*, celle de Louis Fournier, *op. cit.*, la *Chronologie des comparutions et remises de Charles Gagnon devant la Cour du Banc de la Reine à Montréal*, préparée par le Comité d'aide au groupe Vallières-Gagnon, printemps 1969, la chronologie tirée de LAFOND, Jean-Daniel, *La Liberté en colère*, Montréal, l'Hexagone, 1994, et nous avons enfin utilisé les entrevues inédites réalisées par Manon Leroux et Robert Comeau avec Charles Gagnon en 2003.

10. Initialement destiné aux Éditions Parti pris, le texte est cependant resté « sur les tablettes », vu le danger que représentait pour l'éditeur la parution de tels écrits. Rappelons qu'en 1969 Gérald Godin, directeur des Éditions Parti pris, fait face à des accusations de sédition pour la parution de *Nègres blancs d'Amérique*.

11. À ce sujet, Gagnon prévoit dès 1968 la mise en place d'un « marché commun nord-américain » qui continuerait à favoriser l'élite économique (p. 18).

12. MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre*, Paris, Pauvert, 1966. Une édition québécoise de 1972 contient également un texte de l'auteur intitulé « Les Canadiens français sont-ils des colonisés ? », Montréal, L'étincelle, 1972.

13. BERQUE, Jacques, *Dépossession du monde*, Paris, Seuil, 1964. Berque, qui a enseigné entre autres à l'Université de Montréal en 1964, a préfacé un collectif des auteurs de *Parti pris : Les Québécois*, Paris, Maspéro, 1967, 300 p.

14. FANON, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961.

15. GAGNON, Charles, *op. cit.*, p. 23.

16. *Ibid.*, p. 27.

17. *Ibid.*, p. 24.

18. MARCUSE, Herbert, *One-Dimensional Man : Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society*, Boston, Beacon Press, 1966.

19. MILLS, Charles Wright, *White Collar : The American Middle Classes*, Nairobi, Oxford University Press, 1971 (première édition 1951).

20. Le courant intellectuel et militant de la « New Left » est apparu aux États-Unis durant les années 1960, s'appuyant sur les idées sociales et libérales des années 1930 à 1950. Bien que multiforme, il se caractérise par la dénonciation des systèmes d'oppression (en critiquant notamment le libéralisme comme étant un de ces systèmes) sans pour autant se revendiquer du marxisme.

21. GAGNON, Charles, *op. cit.*, p. 10-15.

22. *Ibid.*, p. 14.

23. *Ibid.*, p. 38.

24. Afin d'appuyer cette idée de l'insuffisance d'un mouvement nationaliste seul, l'auteur cite l'exemple de pays africains ayant récemment accédé à l'indépendance et en proie, quelques années plus tard, au plus pernicieux des néocolonialistes.

25. « L'histoire et certains événements tout récents ont suffisamment prouvé que "la solidarité prolétarienne internationale" ne peut pas éliminer la conscience nationale. Ce qui se passe aujourd'hui au Québec et aux USA démontre, s'il le fallait encore, que la conscience nationale peut être un puissant facteur révolutionnaire », *Ibid.*, p. 41.

26. Concernant l'opposition entre ces deux points de vue, notamment à travers les exemples de Vallières et Trudeau, voir LÉTOURNEAU, Jocelyn, « Penseurs, passeurs de la modernité dans le Québec des années cinquante à soixante », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Constructions de la modernité au Québec*, Actes du colloque international tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003, Montréal, Lanctôt, p. 53-64.

27. GAGNON, Charles, *op. cit.*, p. 57.

28. *Ibid.*, p. 57.

29. FOURNIER, Louis, *op. cit.*, p. 149.

30. GAGNON, Charles, *op. cit.*, p. 43.

31. Gagnon refuse en effet l'idée qu'un changement draconien puisse arriver autrement que par une action révolutionnaire : le réformisme et l'électorisme du Parti québécois par exemple ne peuvent rien changer à la situation concrète du Québec. Deux textes de Gagnon précisent ce point : le premier, « Les têtes à Papineau », paru uniquement dans la première édition de *Nègres blancs d'Amérique*, et rédigé en 1966, affirme que les forces progressistes, au Québec, sont presque toutes réactionnaires car elles ne remettent pas en cause l'ordre établi. Elles retardent ainsi l'apparition d'une conscience de classe, et sèment la division plutôt que l'unité. Dans le deuxième texte, « Le Parti québécois et la révolution », inédit écrit en 1968, Gagnon estime que le parti de René Lévesque n'est qu'une nouvelle illusion : au mieux il parviendra à faire l'indépendance et transférera ainsi le pouvoir d'une bourgeoisie à une autre, mais en aucun cas il ne prépare à la révolution. C'est notamment ce point qui officialisera sa rupture avec Vallières après que ce dernier ait rejoint les rangs du PQ en 1971 avec *L'Urgence de choisir*.

32. Lettre de Charles Gagnon à l'auteur, 29 mai 2005.

33. Charles Gagnon a commencé dans les années 1980 une thèse de doctorat en sciences politiques portant sur la « New Left ».
34. DEBRAY, Régis, *La Révolution dans la révolution*, Paris, Maspéro, 1967.
35. Les Tupamaros ont été parmi les premiers mouvements de guérilla urbaine à pratiquer les enlèvements politiques.
36. Voir à ce sujet DUPUIS-DÉRI, Francis, « Antiaméricanisme ou alter américanisme ? Confusion au sein du mouvement alter mondialiste et chez ses détracteurs », *Argument*, vol. 7, n° 2, printemps-été 2005, p. 30-39.
37. Sur le mouvement En Lutte !, voir DEGAGNÉ, Sébastien, *Le Mouvement marxiste-léniniste En Lutte ! et la question nationale québécoise au Canada : 1972-1982*, mémoire de maîtrise en histoire, UQAM, 1998.
38. GAGNON, Charles, « Octobre » (1^{er} novembre 1990), *Ne dites pas à mon père que je suis Québécois, il me croit Canadien dans un Québec libre. Chroniques perdues et retrouvées d'une décennie morose*, Candiac, Balzac, 1992, p. 94.